

stätte, geriet der Unerfahrene in die Härkinger Starkstromleitung. Dank der vor einigen Tagen erfolgten Beringung konnte die Identität sofort genau und ohne Behelligung der üblichen Instanzen festgestellt werden.“ Es handelte sich um die Ringnummer 7053. Später folgten noch 7055 und 7068, letzterer Träger stammte aus dem Nest von Kestenholz.

Les oiseaux pendant la grande guerre.

Par *A. Mathey-Dupraz*, Colombier.

Sous ce titre M. le Dr. F. CATHELIN, médecin-major, publie dans les nos 11 et 12 du « Bulletin de la Ligue française pour la Protection des Oiseaux » (1917) des observations très intéressantes, concernant l'influence du bruit sur la nidification et les couvées. Nous en donnons ci-après un résumé. Monsieur le comte de TRISTAN, ornithologiste distingué, a vu, le 8 mars 1915, un nid de chouette effraye dans un pan de muraille en ruines, un nid de pie dans un orme très élevé, près du canal de l'Yser, un nid de grive draine dans un bâtiment démoli du Polder, des nids d'étourneaux sous les toits des villas de Nieupoort-Bains, un nid de traquet motteux (16 mai), dans une petite anfractuosité du parapet en sable d'un boyau de cheminement, sur une rive de l'Yser, entre les tranchées avancées, un autre nid, de cette espèce, à six mètres derrière une pièce d'artillerie, dans un trou de lapin à 1,7 m de profondeur. Cet observateur a encore noté des nids de moineau friquet, d'hirondelles, de linotte, de bruant jaune à terre.

Dans ces contrées désolées il note encore comme espèces nicheuses, le bruant proyer, la hoche-queue grise, l'alouette cochevis, l'alouette lulu, l'alouette des champs, des fauvettes, les pipits obscur, des prés et spioncelle, le ceni, la pie-grièche rousse, le rossignol de murailles, le sizerin boréal, la perdrix, le faisan, le vanneau, le pluvier à collier, la poule d'eau, la foulque macroule, les râles d'eau et de genêts, le chevalier guignette, des bécassines. M. le comte de TRISTAN, qui publiera plus tard sur ce sujet, un livre sûrement très intéressant, conclut comme suit: « En somme, certaines espèces ont pris des précautions dès la première couvée pour la construction de leurs nids. Le bruit de la canonnade, quelque intense qu'il soit, n'influe pas ou très peu sur la réussite de l'incubation. »

Aux Dardanelles, M. le Dr. MILLET-HORSIN a fait des observations concernant la nidification. Au Camp des Cyprès, malgré l'état lamentable des arbres moineaux et rolliers y ont niché: un jour un éclat de schrapnell tue un rollier, et malgré les formidables arrosages d'artillerie les rolliers nichaient dans un aqueduc en ruines.

Au Mort-Homme, malgré le bombardement, une caille ne cesse de chanter sur le parapet des tranchées, elle fit son nid non loin de là, dans une petite prairie. Dans la même région des perdreaux vivent tranquillement, les rossignols et les alouettes continuent leurs chants sous les plus violents bombardements (prof. PERRIER).

Les canards sauvages sont nombreux, ils volent d'un étang à l'autre, du centre des deux lignes à l'arrière des lignes.

Dans la «Revue d'Ornithologie française» M. ROGER REBOUSSIN, peintre animalier, dit: «Au milieu du bruit incessant, on entend le chant du bruant jaune, la mélodie de la fauvette à tête noire, de la babillarde, de celle des jardins, les trilles du pinson, les modulations de la grive et du merle noir. Dans un bois complètement saccagé, le rossignol, le troglodyte et le rouge-gorge chantaient imperturbablement. A Fleury, au moment de l'attaque, de très nombreuses hirondelles, se perchaient près des têtes des soldats, sur les lierres pendant aux murs écroulés.

Les oiseaux piaillent comme en temps ordinaire, dans les cours bordées de murs démantelés, et cela en plein dans la zone violemment bombardée. Près de la redoute de Thiaumont, un couple de pies-grièches a établi son nid sur un buisson d'épine noire à demi-carbonisé par l'incendie.

Les pigeons restent dans leur pigeonnier même quand le toit en a disparu, les choucas n'abandonnent point une tour à demi-détruite, les perdrix et les faisans vivent en toute confiance immédiatement derrière la ligne de front.

Au printemps 1916, dans un petit bois près de la Somme, arrosé régulièrement par les obus, petits et gros, les oiseaux ont construit leurs nids, ils chantent à plein gosier, parmi les troncs tordus et les branchages fauchés. Sous le toit d'une église bombardée, fumant encore, des sansonnets portent de la nourriture à leurs jeunes. Une nuit les poilus sont réveillés, par les feux de mousqueterie et de mitrailleuses combinés avec

ceux de l'artillerie et de l'explosion des grenades, puis soudain ce vacarme diabolique cesse, et au milieu du silence, victorieux se fait entendre le chant allègre du rossignol.

En date du 27 juin 1916, le sergent-major écrit du front: «Tout à l'heure, par ce qui me sert de fenêtre, je suivais les allées et venues d'une hochequeue grise: en l'espace de cinq minutes, cet oiseau avait fait huit voyages de son nid à l'endroit où je me trouvais, glanant, attrapant des moucherons au vol et repartant le bec plein d'insectes. Certes, je n'avais pas encore été amené à me rendre compte d'aussi près d'un travail aussi intensif: j'ai compté vingt à vingt-cinq coups de bec à chaque chasse.»

Dans «l'Illustration» de 3 février 1917, M. HENRI CONRAD a signalé la présence fréquente, tout près du front, de pinsons, de verdiers et de moineaux. Il a vu le troglodyte venir nicher dans les abris feuillus, les guitounes et les caches des sentinelles. Un couple de mésanges charbonnières fit son nid dans la boîte aux lettres d'un bataillon en période de repos et y éleva deux couvées. Un autre couple nicha dans un tuyau de poêle abandonné hors d'une baraque.

Le peintre FLAMENG dans une gouache intitulée: «Sur les vieux remparts de Verdun» a représenté un vol immense de corneilles («l'Illustration», 12 février 1917), mais M. HENRI CONRAD, qui en a observé d'immenses vols envahissant le champ de bataille, ne les a jamais vues se repaître de cadavres humains, comme on l'écrit depuis si longtemps, mais seulement de chevaux morts ou de petits mammifères restés sur le sol. De jeunes chouettes apprivoisées par des artilleurs rentraient dans leur cage même quand la batterie faisait feu.

Dans le village détruit de Jussy un couple de moineaux s'installe dans la lanterne d'un réverbère et y élève ses jeunes.

Si ces merveilleux oiseaux ont tenu sur la ligne avancée, ils ont encore fait mieux, à maintes reprises ils ont signalé le danger. En effet, avant que l'odeur des diaboliques gaz asphyxiants ne soit parvenue aux tranchées, ces petites bêtes, surprises dans leur sommeil, se sont brusquement réveillées, puis se sont enfuies en poussant des cris qui ont été pour les braves soldats, le signal de la prudence avant l'attaque. («Journal de Cabanès»).
